

## Chapitre I

*S* imaginez un instant le tout petit village de notre histoire. Regardez, il est là-bas perché dans les montagnes du Pays Basque...

Il s'appelle « Zorion », un mot basque qui signifie « Bonheur » en français. Les Zorionnais comme ils se nomment eux-mêmes ne sont peut-être pas toujours bienheureux, mais ils ont tout pour l'être.

Voyez le bourg qui leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour vivre. Tournez-vous un peu sur votre gauche, là, et vous apercevrez une ferme avec des vaches, des moutons, des poules et des cochons, c'est celle des Maliécot.

Et c'est à quelques centaines de mètres de là que se trouve la bergerie de notre histoire, celle qui abrite les chèvres et les fromages.

Approchons-nous un peu... encore... là, stop !  
Regardez...

Baptiste déjà âgé de quarante-cinq ans, est le chevrier de la seule bergerie de la région. Alors vous pensez qu'il a du travail pour tirer de ses bêtes, le lait dont il fera le fromage apprécié de tous. Ce fromage, c'est au marché du village qu'il le vend plusieurs fois par semaine et tous les dimanches matin après la messe.

Baptiste est un homme bien bâti, mesurant son mètre quatre-vingt-cinq. Il est pourtant un peu enrobé comme on dit. Ses petits yeux font croire qu'il rit tout le temps, les marques en forme de pattes d'oie, de chaque côté de ses mirettes, en confirment l'impression.

Il est très sympathique le chevrier de la montagne.

Baptiste se contente de peu, il n'est pas riche et n'a pas besoin de grand-chose pour faire son bonheur, d'ailleurs il n'a pas beaucoup de temps pour les loisirs. Il vit avec et pour ses chèvres. Il les connaît toutes personnellement, il leur a donné un nom et à chacune ! Il faut dire aussi qu'il n'en n'a que vingt-deux, c'est plus simple.

Clothilde, sa mère va bientôt fêter ses quatre-vingts ans. Elle est gentille, peut-

être un peu trop même, car figurez-vous que l'amour qu'elle a pour son fils est plutôt démesuré et comme elle a du caractère, elle a tendance à toujours imposer ses choix. Jamais, par exemple, elle n'a accepté qu'une autre femme entre dans son foyer pour habiter aux côtés de son fils unique. Car elle est jalouse la Clothilde. Et comme Baptiste ne veut pas laisser Clothilde toute seule, ils doivent, l'un comme l'autre, composer pour vivre en harmonie.

Baptiste n'est là que pour ses chèvres depuis qu'il est tout petit. Il vit pour elles toute la journée et pour sa mère le soir. Il est aussi accompagné de son fidèle chien Copain qui ne le quitte pas d'une semelle, sauf quand il doit aller au marché et que l'animal reste responsable des caprins ces matins-là.

C'est chez Mathilde et Serge Maliécot, la seule ferme des environs, qu'il a rencontré Mélanie. Serge lui avait proposé de venir l'aider pour tenir l'exploitation. Sa femme était souffrante, elle avait pris un mauvais rhume et pour éviter qu'il s'aggrave à l'entrée de l'hiver, il avait demandé un peu de secours à la sœur du curé.

Elle était loin d'être belle Mélanie, mais elle avait ce genre de charme que chacun apprécie sans savoir pourquoi. Tout le monde l'aimait, au point qu'elle était devenue la confidente de bien des gens du village. Elle venait de passer ses quarante-six années à Zorion et ne comptait en partir pour rien au monde. Elle vivait d'un rien et habitait chez sa mère qui était âgée. Vous savez, c'est la vieille Marthe qui fut pendant si longtemps la seule enseignante au collège du village. Aujourd'hui, il n'y a plus d'école faute d'enfants pour y aller.

Mélanie était une petite femme d'un mètre soixante et un, brune aux cheveux courts et aux yeux marron. Elle cultivait des légumes de qualité extraordinaire qui poussaient par la force de la nature et la volonté de Mélanie qui s'échinait à retourner le sol quand il le fallait. Elle priait pour que la récolte soit bonne et elle arrosait pour éviter que sa production fût assoiffée. En remerciement, la terre lui offrait les plus beaux légumes qu'elle eut portés. Il ne restait plus à Mélanie qu'à les retirer de leur origine pour les vendre sur le marché, ou à les placer

au menu du jour que sa mère, son frère et elle, prenaient le plaisir à déguster.

Car Mélanie avait ceci de particulier que son frère Gilbert avait trouvé la voix du Seigneur à son goût et l'avait suivie. Il se retrouva donc curé et revint au village que personne d'autre que lui chez les curés, ne voulait habiter, car les paroissiens étaient trop peu nombreux et la vie trop difficile pour les anciens citadins.

En plus de son potager, Mélanie donnait la main, parfois, à la ferme Maliécot comme nous venons d'en parler un peu plus haut.

Un jour, Baptiste le chevrier, était allé rendre visite à son ami de toujours, Serge, afin de prendre des nouvelles de Mathilde qui semblait en assez mauvaise forme. Il s'inquiétait et c'est bien naturel. Quand il arriva dans la cour de la ferme, il trouva Mélanie, qu'il connaissait évidemment, mais comme tout le monde, en tant que confidente, l'amie naturelle de chacun, mais pas l'amie particulière qu'elle va vite devenir pour lui. Car la rencontre de ce jour fut un début pour les deux âmes esseulées. Elle était là, debout dans le poulailler. Pour Baptiste, il en était sûr, l'unique rayon

de soleil qui illuminait la ferme lui était destiné. Elle rayonnait donc en jetant les graines aux gallinacés, les incitant avec sa voix charmante à venir picorer ce qu'elle leur avait préparé. L'apparition ne s'était pas arrêtée de travailler à l'arrivée du chevrier, mais son ton et ses paroles changèrent soudain « Tiens, mais c'est le Baptiste que je vois, comment vas-tu ? »

La vision merveilleuse s'adressait à lui comme si la voie du Seigneur Tout-Puisant venait de lui parler. Peut-être est-ce là ce que certains appellent le coup de foudre. Mais le tonnerre ne se fit pas entendre. Il reprit ses esprits et salua à son tour Mélanie. Elle secoua son tablier pour être certaine de ne pas léser les volailles de quelques graines qui auraient tenté d'échapper au repas, et en souriant, elle se dirigea droit vers le visiteur. Ils s'embrassèrent sur la joue comme ils avaient fait leur école dans la même classe, et allèrent en direction de la cuisine où Serge préparait le dîner.

« Egun on1 Baptiste, comment vas-tu vieux frère ? » Serge souriait, il prit sa poêle qui contenait le repas du soir, la sortit du feu pour que ça ne brûle pas et

s'avança vers Baptiste, tout sourire, en s'essuyant les mains sur son tablier.

« Egun on Serge » lui répondit-il en écho, ils se saluèrent avec ardeur et franche amitié. « Je viens prendre des nouvelles de Mathilde, je me fais du souci pour elle, tu sais. » Mélanie souhaita le bonsoir, mais elle fut retenue par Serge qui l'invita à partager son repas. Mathilde étant encore alitée, il ne voulait pas rester seul devant son omelette aux champignons qu'il avait ramassés le matin même, car la nuit ayant été bien arrosée et le soleil du début de journée généreux, les girolles étaient sorties.

Mélanie ne pouvait pas refuser, elle appela Marthe, sa mère, pour lui demander de l'excuser de lui faire faux bon au dernier moment, mais comme la vieille femme était charmante et toujours très compréhensive, elle ne fit aucune difficulté à accepter ce contretemps. Au contraire, elle encourageait souvent sa fille à sortir, à voir des hommes et à fonder une famille. Comme Baptiste, Mélanie ne voulait pas abandonner celle qui lui avait donné la vie et qui avait sacrifié tant de bonnes choses pour elle afin qu'elle soit heureuse. Alors c'était à son

tour de vivre pour sa mère, et elle s'en portait très bien, Mélanie.

Baptiste par contre ne souhaita pas rester, imaginez un instant qu'il appelle, lui aussi Clothilde, l'auteur de ses jours ! Mais elle aurait fait un scandale, elle aurait pu téléphoner au médecin en urgence afin qu'il signât son acte de mort, et le curé pour qu'il sonnât déjà le glas ! Et puis en rentrant, Baptiste aurait eu droit à la soupe à la grimace pendant au moins deux jours. Elle n'était pas comode la Clothilde, vous savez ! Alors pour éviter tout problème, il préféra retourner gentiment à la bergerie pour dîner en compagnie de sa mère qui avait déjà dressé la table et trépignait d'impatience de ne pas le voir rentrer à l'heure.

Baptiste consentit donc uniquement à boire un apéritif d'Izarra afin de recueillir les dernières nouvelles de la santé de Mathilde. Le verre seul ne fut pas suffisant et les trois compagnons en prirent un deuxième qui délia les langues un peu plus, ce qui les amena à parler de chacun avec plus de désinvolture que d'habitude. Mélanie se laissant aller à la confidence, elle qui ne buvait



que très rarement de l'alcool, elle dit qu'elle aurait bien aimé fonder une famille dans laquelle un homme aurait autant sa place que sa mère et qu'ils seraient heureux, entourés d'une grande marmaille. Mais elle savait bien que son âge ne lui permettrait plus de vivre comme elle l'espérait, alors elle se contentait d'en rêver.

Baptiste abonda dans son sens, lui aussi aurait aimé la même chose qu'elle et lui aussi devait rester au niveau du mythe, mais à cause surtout de sa mère trop possessive. Serge comprenait bien que ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre.



Le lendemain, Serge vit un jeune homme se présenter à lui. Il passait de village en village depuis plusieurs mois afin de trouver du travail. A chaque fois, soit il n'y en n'avait pas assez, soit la saison allait finir, alors il aidait un peu pendant quelques jours et devait ensuite reprendre sa route dans l'espoir de tomber sur une ferme qui l'accueillerait.

« Pourquoi pas, quel est ton nom ? »  
Demanda Serge au gamin. « Maxence, et

j'ai bientôt dix-sept ans. J'ai un mot de mon tuteur qui m'émancipe afin que je puisse voler de mes propres ailes. » Serge prit le papier qui lui était tendu et fit semblant de lire, il vit le tampon d'une mairie et rendit le passe au jeune homme. Car Serge n'avait jamais été très fort en lecture, il préférait ses vaches, ses cochons et ses poules à toutes ces lettres. C'est Mathilde qui s'occupait de la paperasserie et des comptes.

« Je te propose de te prendre à l'essai pendant six mois, si tu me donnes satisfaction alors je t'embaucherais autant que tu voudras. Ça te va ? » Maxence était ravi bien sûr, il sourit et secoua vivement la main de son futur patron en signe d'approbation sincère. « Tu connais le travail d'une ferme au moins ? » Maxence lui expliqua que ses parents élevaient des poules et des cochons, mais n'avaient jamais eu de vaches. Ça ne le dérangeait pas, assurait-il, car il apprenait vite. Alors le marché fut conclu, Serge glissa une fourche dans les mains du jeune qui se mit aussitôt au travail, son barda encore sur le sol de la cour.

Puis tout d'un coup, alors qu'il partait en direction des champs, Serge se ravisa et fit demi-tour « Excuse-moi Maxence, je pense que j'abuse un peu, laisse cette fourche, prends ton sac et viens avec moi, je vais te montrer ta chambre. Ensuite, je te présenterai à Mathilde mon épouse, et nous visiterons la ferme ». Maxence s'était déjà bien activé à ramasser le foin qui traînait, c'est ainsi que Serge Maliécot comprit que s'il continuait comme ça, Maxence lui serait d'une grande utilité. Et puis, il était bien brave le Serge, il avait un peu eu pitié de ce gamin qui était perdu dans la montagne, seul. S'il travaille bien, il serait comme le fils que Mathilde n'a pas pu lui donner, car son ventre étant toujours resté sec, ils n'eurent pas le plaisir espéré d'avoir un enfant. Ce n'était pas faute de s'aimer, ils s'adoraient tous les deux, c'était juste le drame de leur vie, « la faute à pas de chance ! » Comme le disait Serge très philosophe.

Est-ce le fait de l'arrivée de l'apprenti, nul ne le sait, mais le lendemain, alors que le temps bruinait, Serge voulut monter sur le toit afin de remettre en place une tuile qui avait eu la mauvaise

idée de bouger pour on ne sait quelle raison, au point qu'elle laissait passer l'eau par temps de pluie. C'est en redescendant vers le plancher des vaches, que son pied glissa sur un barreau un peu trop humide, qu'il dévala le reste de l'échelle jusqu'en bas avec la rapidité d'un cheval au galop. Le choc fut rude en arrivant au sol, au point que sa jambe s'en plia en deux après avoir craqué. Le cri qu'il poussa fut autant de douleur que de désespoir, il comprit immédiatement qu'à la maladie de son épouse, il devra ajouter sa chute qui l'immobilisera pendant un trop long moment, c'était certain.

Le docteur confirma que la jambe était cassée et qu'il fallait la plâtrer, ce qu'il fit tout de suite. Serge refusa de quitter l'exploitation pour faire une radiographie pourtant préconisée par le praticien.

Maxence était maintenant, le seul valide dans le domaine. Mélanie dut donc prendre plus de temps pour venir aider les Maliécot.

Le jeune apprenti prouvait tous les jours son efficacité, il était très vite devenu le garçon de ferme idéal, pour ne pas dire

indispensable. Il faisait office de garde malade, savait préparer les plats ordinaires et servir sans rien laisser tomber. Avec lui, la cuisine était toujours en ordre après les repas, la table desservie et les convives ravis et rassasiés. En somme, Maxence était une perle qui était venue au bon moment, comme le soleil après la pluie pour assécher les sols et réchauffer les cœurs.



Au bourg, le père Glorieux, le boulanger depuis près de cinquante ans, n'avait pas encore fermé sa boutique, que Madame Abartzuza, la pipelette du village en mal de mauvaises paroles, entra pour lui dire que son pain n'était plus ce qu'il était. Comme dans le Sud-Ouest le ton hausse vite quand les mots l'exigent, le père Glorieux qui n'était pas basque, mais landais, sentit la colère lui monter à la tête. « Qu'est-ce que tu me dis, vieille vipère, que mon pain est mauvais ? » Ce n'était pas qu'il était mauvais, mais seulement moins bon, et que le boulanger devait utiliser des artifices pas très naturels pour mieux le conserver afin de vendre les restes de la veille, voire des

jours précédents sans aucune vergogne. La colère se vit sur le visage du fournier qui devint rouge pourpre, ce qui, soit dit en passant, était du plus bel effet sur sa tenue de travail d'une blancheur immaculée. Mais le pourpre ne sied vraiment qu'aux prélats, pour preuve le manque d'air qui le prit soudainement et le fit tomber par terre.

La mégère crut d'abord à de la comédie, mais comme le sol était bas au Pays Basque, elle comprit vite qu'il n'aurait pas pris la peine de s'y laisser tomber sans une réelle raison. Elle se mit à pousser un hurlement qui aurait pu faire blêmir de jalousie les sirènes des pompiers. Tout le village accourut, le docteur venant juste de plâtrer de Serge, n'eut pas à ressortir de son cabinet.

« Il a fait une crise cardiaque », conclut-il. Le pauvre vieux n'avait pas résisté à l'assaut et avait succombé en apprenant que son pain n'était plus bon. La grosse femme responsable de l'assassinat s'en voulut un peu pendant quelques jours, car il n'y avait pas d'autre boulanger pour le remplacer. Le village était dans l'impasse, il fallait s'y résoudre, le pain ne viendrait plus des fourneaux de Zorion, au grand dam de tous. Gautier, le

maire, devra en tenir compte, car il ne restait qu'un peu plus d'une année avant les prochaines élections qui pourraient lui être fatales s'il ne trouvait pas un boulanger remplaçant. Il se serait bien passé de ce problème, se dit-il attristé de son sort.

---

1 Egun on signifie « Bonjour » en basque  
2 Izarra est une liqueur basque signifiant « étoile »





## Chapitre II

Une année venait de s'écouler sans

qu'un nouveau boulanger se soit présenté pour remplacer le père Glorieux. Baptiste et Mélanie s'étaient doucement rapprochés et Maxence faisait des merveilles à la ferme des Maliécot. Bien sûr, le rhume de Mathilde était une histoire ancienne, comme la jambe cassée de Serge, son mari, ou presque ancienne, je vais vous en parler un peu plus loin. La vie s'écoulait tranquillement comme l'eau de la source qu'on ne peut arrêter.



Javotte est une jeune fille de dix-huit ans. Oh ! elle ne les a que depuis deux mois, mais elle est maintenant majeure. Elle est employée à la mairie du village de Zorion deux à trois jours par semaine, le village étant petit, le travail à la l'hôtel de ville ne demande pas la présence quotidienne d'une secrétaire. Le maire, Gautier, n'y va d'ailleurs que

quand Javotte y est, ça réduit les frais d'électricité et de chauffage, l'hiver.

Les parents de Javotte viennent de partir à la retraite de bibliothécaires. Gautier a pris le travail pour les remplacer en attendant de trouver quelqu'un pour prendre le métier. Le village de Zorion, vous l'avez compris, manque cruellement de jeunes. La population va vieillissante et Gautier sait que de faire venir, en haut de la montagne, de nouveaux habitants, est pour ainsi dire une mission impossible. Alors il fait comme il peut.

Javotte est une fille spontanée, de forme oblongue aux cheveux courts, noir de jais. Ses yeux magnifiques sont comme deux noisettes et les rares jeunes du village aimeraient bien, parfois, se faire passer pour des écureuils, afin de les mettre au chaud sur leur oreiller.

Elle s'habille en noir et blanc, car elle est ce qu'on appelle une fille au style gothique. Ayant toujours été originale, elle ne surprend plus personne au village.

Comme Maxence, le garçon de ferme des Maliécot est très influençable, il a tout de suite été impressionné par cette

chose d'une nature si étrange. Il est comme un bateau attiré par un phare. Le soir quand il a fini son travail à l'exploitation, il va régulièrement la retrouver chez Bazkoare le cafetier du village, pour passer du bon temps à parler. Il est vrai qu'ils n'ont que deux ans d'écart, ils peuvent comprendre les mêmes choses. Ce que Javotte apprécie particulièrement, c'est la candeur du garçon, sa naïveté, mais aussi sa spontanéité et son honnêteté. Car bien qu'elle aime surprendre par ses tenues extravagantes, c'est une jeune fille posée et intelligente, sensible et cartésienne.

« C'est curieux comme prénom ça, Javotte il te vient de ta grand-mère ou pire, non ? » Maxence s'intéresse beaucoup à elle, jusque dans son prénom. Ça lui plaît, ça, comme sujet de conversation, elle le regarde encore un moment le sourire aux lèvres, celles qu'elle a recouvertes de noir pour faire ressortir son fond de teint blanc, puis elle lui répond « Non, je m'appelle Janine, mais comme je trouve ça ringard, j'ai préféré un prénom plus fun, un que personne n'a, tu comprends, ça va mieux avec mon personnage. »

« Ah ! » Fait-il dans un souffle, il comprend. N'allez pas croire que c'est parce qu'il aime les animaux et le travail à la ferme, que Maxence est un idiot. Loin de là, il adore lire, surtout les livres traitant des nouvelles méthodes d'exploitation des fermes, la comptabilité et même parfois des documents sur l'histoire de son pays, la France comme le Basque. On peut dire qu'il est érudit. Javotte aussi est passionnée par les animaux. Elle a un rat chez ses parents, dans une cage, car elle n'aimerait pas qu'un chat lui fasse la peau, ça serait ballot.

Que voulez-vous, ces deux êtres sont attirés l'un vers l'autre. Il existe bien d'autres sorts beaucoup moins enviables que celui-là qui s'abattent sur les êtres !



Bien que sa jambe cassée se soit ressoudée, Serge n'a pas attendu suffisamment longtemps qu'elle guérisse pour reprendre ses activités, c'est pourquoi il sent bien parfois une faiblesse qui l'empêche de faire les mêmes choses qu'autrefois. Alors il s'en remet à Maxence qui ne se fait jamais prier pour répondre aux

doléances de son patron et le sourire en prime.

Mathilde doit dorénavant jouer le rôle de soutien moral, car Serge ne supporte pas de voir qu'il n'est plus aussi vaillant et qu'il doive si souvent commander un travail plutôt que de le faire. Son mental n'est plus au beau fixe, comme qu'autrefois. Heureusement que Mathilde est patiente et aimante et qu'elle sait toujours trouver les mots qui réconfortent son mari quand le moral est au plus bas.

Quand Baptiste vient leur rendre une petite visite, il avoue que l'âge n'a pas que des vertus, que lui aussi, parfois, il rechigne un peu à aller faire son fromage, le dos lui faisant mal, la tête lui tournant ou autre chose encore, qu'il invente rien que pour rassurer son ami. Et puis, traire les chèvres est bien plus fatigant que les vaches, elles sont plus près du sol les chèvres !

Comme Mélanie vient régulièrement ils en profitent pour discuter, pour vivre un petit bout d'une vie de famille qu'ils n'auront probablement jamais. Alors ces quelques instants trouvés chez Serge et Mathilde, ils les savourent entièrement. Leur amour a grandi au fil du temps.

Aujourd'hui, Baptiste ne vit plus que pour ses chèvres, il vit aussi beaucoup dans l'espoir de rencontrer Mélanie dans la ferme des Maliécot, ou au marché le dimanche matin.

Car Clothilde, la mère de Baptiste, est casanière, elle n'aime pas les gens, elle n'aime que sa bergerie où elle est née et où elle compte bien mourir aussi, mais sans aucune présence féminine. Alors Clothilde ne va plus à la messe, il y a trop de monde, et puis il faut marcher, ses vieilles jambes ne supportent plus d'arpenter les routes, elles sont usées. La carriole de son fils est tellement bruyante et la balance tant de gauche à droite et inversement le temps du trajet, qu'elle arrive, les idées embrouillées, le dos en compote et le cou tordu. Elle a quand même plus de quatre-vingts ans la Clothilde ! Alors elle ne veut plus de la carriole de Baptiste. Comme il n'a pas les moyens d'acheter une automobile, elle préfère rester à l'attendre chez elle, à vivre avec ses souvenirs, à prier devant le crucifix accroché au-dessus de la cheminée, à dormir dans la journée ou à siroter, parfois, un peu d'Izarra en levant son verre en souvenir de ses aïeux

et de sa jeunesse passée, en disant  
« Izarra, tu es mon étoile filante, celle  
qui illumine mes jours et me montre que  
le temps s'écoule sans jamais  
s'arrêter ! » Là-dessus, elle s'enfile le  
reste du verre.

Afin de ne pas céder à la nostalgie, re-  
tournons voir Baptiste qui retrouve Mé-  
lanie au marché le dimanche matin. Il y  
tient un étal sur lequel il vend ses fro-  
mages de toutes sortes, des longs et  
ronds appelés bûches, des bûchettes  
dont la croûte est plus fine et la pâte  
plus moelleuse, des briques rectangu-  
laires qui sont les lingots de sa collection  
et du fromage frais. Il a bien pris soin de  
séparer les produits classiques avec ceux  
qu'il préfère, ceux au piment d'Espelette,  
qui sont rouges déjà, avant même qu'on  
parle d'eux. Vous avez le choix, les gens  
des deux villages voisins en sont friands,  
autant que les Zorionnais.

Bien que son étal soit grand, c'est tou-  
jours rapidement que les visiteurs lui  
achètent sa production. Le lait de chèvre  
qu'il met aussi à la vente a autant de  
succès, les gens aiment boire et manger  
ce qui est naturel. Alors comme il liquide  
ses produits assez vite, il n'a pas à at-

tendre pour rejoindre Mélanie qui est assise au café, près de la fenêtre, à le regarder. Elle n'avait jamais osé se mettre à ses côtés au marché, elle refusait de se mêler des affaires de Baptiste « Les affaires, c'est sérieux, je risque de faire fuir les gens. » Baptiste n'était pas de cet avis, mais il respectait ce qu'elle voulait. Alors elle l'attendait pendant qu'il vendait ses fromages avant de la rejoindre. Puis ils passaient le reste de la matinée face à face, à vivre en amoureux.

A son retour, Baptiste inventerait le prêche de Gilbert, le curé, le nombre de paroissiens fidèles à la cérémonie et Clothilde, sa mère, aurait alors l'impression d'y avoir assisté, c'était son réconfort.



Jasper est le boucher du village, le cousin de Baptiste par leurs pères, et candidat à la mairie de Zorion. Il voit d'un très mauvais œil, la boulangerie fermée, le fleuriste prendre sa retraite à la fin de l'année sans avoir trouvé de remplaçant, et le village mourir sans que le nécessaire soit fait pour le faire revivre. Son chiffre d'affaires s'effondre d'année en année comme son moral et celui de Ba-



bette son épouse, qui n'en perd pas pour autant un seul gramme de ses cent deux kilos.

À la mairie, Gautier tournait en rond, car Jasper sortait de chez lui ce lundi matin. Il était dans une grande colère, il menaçait au prochain conseil d'administration d'exiger sa démission pour incapacité à faire vivre le village et à le gérer de quelque façon que ce soit. Il devait agir vite et trouver des solutions.

Quand il avait été élu il y a bientôt six ans, c'était pour remplacer Bixente qui avait passé l'âge des tourments après dix-huit années au service de la commune. C'est de justesse, trois petites voix seulement, que Gautier avait reçu le mandat. Alors vous imaginez facilement dans quelle ambiance se déroulaient les conseils municipaux.

L'amitié qui était née, pendant l'enfance, entre Jasper et Gautier, avait fondu comme neige au soleil sous les projecteurs de la politique. Jasper était actif, mais avait peu de réflexion, contrairement à Gautier qui prenait trop de temps au point que rien ne se faisait. Il aurait fallu aux Zorionnais un homme

ou une femme qui réfléchisse vite et bien et qui réagisse tout aussi vite et tout aussi bien. Mais la perle rare n'étant pas du nombre des habitants du village, ils durent se contenter de la réflexion à long terme et de l'inaction durable.

C'est dans ce contexte que Gautier attend avec impatience l'arrivée de Javotte, qui aura pour rôle principal de le reconforter afin qu'il ne prenne pas trop vite le chemin de la dépression.

« Alors Monsieur Gautier, ça ne va pas à ce que je vois ! » Son langage était à l'image de son physique. Non, Gautier n'était pas le nom de famille de Monsieur le Maire, mais Javotte aimait l'appeler ainsi, c'était sa façon de montrer son attachement. Elle avait de la tendresse pour le premier élu de la commune, pensif et inactif. Il faut dire qu'elle le connaissait depuis qu'elle était née, car il était un ami personnel de ses parents. Alors elle pouvait se permettre des entorses à la bienséance que nul ne pouvait lui reprocher.

- Janine, enfin te voilà, j'ai un gros souci, tu sais !

- Javotte s'il te plaît Gautier, respecte mes idées pour que j'honore les tiennes.

Si encore tu n'avais qu'un seul problème, je pense qu'on pourrait en venir à bout, mais il me semble que tu en as plus à régler. Je me trompe ?

- Non, tu as raison, mais imagine ; j'avais à peine ouvert le local ce matin que Jasper m'a sauté dessus !

Javotte leva un sourcil en signe de surprise.

- Il t'a battu ? Ce n'est pas son genre.

- Non, Janine... Javotte, il ne m'a pas battu, il m'a pris dès mon arrivée et m'a agressé de paroles injurieuses, il m'a traité d'inactif, d'incapable et même de danger pour la société. Il a exigé, pour le prochain conseil de mercredi, que je donne le nom du nouveau boulanger et la date de la réouverture ! Tu te rends compte, je ne le connais pas moi, le nouveau boulanger !

C'est avec lassitude que Javotte répondit à Monsieur le Maire :

- Et pour cause, il n'y en n'a pas ! Autrement il n'a pas tort tu sais, je me demande combien de temps tu mets le matin pour choisir la couleur de tes chaussettes ou celle de ta chemise...

- Allons Janine, nous n'en sommes pas à la raillerie, il faut trouver une solution,

tu ne connais pas quelqu'un qui voudrait venir s'installer à Zorion, non ?

Ladite Janine ne fréquentait que les jeunes du village, et ils étaient rares, donc elle ne connaissait personne pour reprendre le commerce. Ils discutèrent un long moment, Gautier à se plaindre plus qu'à proposer des solutions.

- Je pense que la mairie devrait investir. Tout simplement.

Gautier resta pantois, il ne comprenait pas ce que sa secrétaire venait de dire.

- Bien sûr, tu passes une annonce dans les journaux de toute la France, tu demandes un jeune qui débute afin qu'il s'habitue au pays et qu'il reste longtemps. Tu proposes un logement de fonction et son installation aux frais de la commune. Tu offres, pardon, le village règle toutes les dépenses de la première année, et tu promets toute l'assistance possible au nouvel arrivant, précisant qu'un jeune couple est aussi le bienvenu. Javotte était contente d'elle, ce qu'elle venait de dire, elle l'avait entendu à la télévision, au journal qui passait régulièrement des annonces. L'émission faisait en sorte que des villages rouvrent ses commerces quand ils ne parvenaient pas

à trouver de nouveaux propriétaires. Comme le système avait l'air de bien fonctionner, elle s'était permis cette suggestion à Gautier qui n'en revenait pas. Sans doute allait-il penser que l'idée était intéressante, voire innovante et formidable.

- Quoi, tu me demandes de tout payer ! Tu n'es pas sérieuse, depuis quand un commerçant est à la charge de la commune, tu peux me le dire ?

Javotte était nonchalamment assise sur un fauteuil, elle se limait les ongles. Elle prit le temps de quitter son ouvrage une seconde pour lever les yeux vers le maire. « Depuis qu'il est impossible de trouver un boulanger ». C'était tout. Tout était dit, Gautier n'avait plus qu'à agir.

- Je dois y réfléchir, calculer le coût de tout ça, c'est monstrueux !

Javotte se leva et dit en partant vers son secrétariat « C'est ça ou tu perds ta place de maire ! »

La secrétaire de mairie dut passer quelques coups de fil, ce matin-là, pour réunir de toute urgence les membres du conseil municipal qui s'était affiché sur

la liste de Gautier au moment de son élection. Comme ils étaient de son côté, ils ne pourraient pas le contrarier dans la proposition qu'il avait l'intention de leur faire en avant-première du conseil de mercredi.

Comme la commune comptait moins de cinq cents habitants, son conseil municipal était composé de onze membres dont six étaient pour Gautier et cinq pour Jasper. Après que Javotte eut convoqué les personnes concernées, le premier élu reprit son travail à son bureau, recalculant le coût d'une telle opération qui pourrait, d'après lui, mettre en difficultés les finances chancelantes de la municipalité. Il avait déjà dû faire réparer le toit de la mairie qui menaçait de laisser passer toute l'eau du ciel à la prochaine averse, pour peu qu'elle fût un peu forte.

C'est à onze heures que tout ce petit monde arrive affolé par le ton exceptionnel et grave qu'avait pris la secrétaire pour les interpeller.

« Mes chers amis, je dois vous informer que j'ai reçu ce matin la visite de notre cher Jasper qui n'était pas content du

tout. Sachez qu'il m'a menacé de demander ma démission mercredi, au cours de notre prochaine réunion, si nous ne lui donnons pas le nom du boulanger du village en remplacement du père Glorieux, qui vient de mourir comme vous le savez. »

En fait, le pauvre homme était passé ad patres depuis un peu plus d'un an, mais comme la lenteur de la réflexion de Gautier ne lui faisait pas voir le temps filer à la même vitesse que tout le monde, la mort du boulanger pour lui, était une chose toute neuve.

« J'ai pensé à une toute nouvelle méthode de recherches qui semble donner de très bons résultats dans d'autres villages en France. Cependant, je vous le dis tout de suite, l'opération a un coût et pas des moindres. Vous savez que nous avons passé un entrefilet dans le journal communal et qu'aucune réponse ne nous est parvenue jusqu'à présent. » Les membres firent un léger brouhaha, exprimant ainsi qu'ils comprenaient la difficulté à trouver un remplaçant. L'annonce conjugée d'une nouvelle méthode et d'un coup gargantuesque ne semblait pas rassurer l'assistance.

« Il s'agit de passer un entrefilet au niveau national, oui, dans les journaux nationaux et télévisés sans oublier la radio. Le texte devra spécifier, et c'est là le secret de la réussite, que toutes les charges seront payées par la municipalité pendant la première année, et que tout sera fait pour faciliter l'intégration des nouveaux venus, comme de fournir un logement gratuitement pendant un an également. Le vieux Glorieux habitait au-dessus du magasin, il suffira de donner un coup de balai et l'affaire sera faite ! » Personne n'avait de question, Martial l'épicier est le seul élu à lever la main pour demander la parole.

« Et les charges pour un boulanger, tu sais à combien ça monte pour notre commune ? »

Gautier entendait bien ne pas se laisser dépasser par de vulgaires questions financières, il répondit du tac au tac « Dis-moi Martial tu aimes aller chercher le pain au village voisin ? Tu aimes voir ton village qui se meurt tous les ans un peu plus ? Non ? Alors il faut réagir et passer outre ces questions d'argent qui n'ont aucun intérêt à côté de la venue du nouveau boulanger. Tu ne crois pas Martial ? » L'interpellé confirma que



les problèmes pécuniaires n'avaient, en effet, que peu d'importance et que l'arrivée du fournier était primordiale. Gautier continua « Nous sommes tous d'accord, mais comme nous devons engager quelque peu nos finances, je ne peux pas prendre la décision tout seul. Je ferai donc la proposition mercredi devant la totalité des élus du village, et je compte sur vous pour me donner votre accord, afin que ma suggestion soit acceptée sans problème. Je répète mes amis, je vous fais confiance ! » Tout le monde quitta la salle de conférences avec pour mission de voter pour à la proposition du maire, mercredi, et que l'arrivée du nouveau boulanger ne devrait plus tarder.

La séance fut houleuse, Jasper reprochait de ne pas avoir encore de pain fait au village depuis plus d'un an alors que la mairie en promettait un. Gautier répondait que l'offre qu'il faisait devait régler le problème et que les discordes s'en trouveraient oubliées. Les conseillères et conseillers municipaux passèrent au vote, et contrairement à toute attente, la proposition reçut un avis favorable avec huit voix contre trois seulement. Gautier

exultait, pour une fois qu'il était approuvé avec autant de suffrages !

À la sortie de la réunion, il accepta les félicitations de tous ceux qui avaient voté pour. Jasper ne semblait pas content pour autant, il grondait et menaçait « Si le nouveau boulanger n'est pas là avant deux mois, tu pourras dire adieu à ta réélection mon pauvre Gautier, je te souhaite de réussir ! » Et il partit d'un bon pas reprendre son commerce qui devait l'attendre. Javotte avait regagné le bureau du maire tout de suite après la réunion. Elle avait un œil coquin « Alors tu vois, je te l'avais dit que ça marcherait, tu devrais me faire davantage confiance et me demander plus de conseils... à ce propos justement, comme en plus de secrétaire je te sers de conseillère particulière, je crois que tu devrais augmenter substantiellement mes gages, n'est-ce pas ? »

Gautier pensait qu'elle allait fort, certes elle avait eu une idée, mais qui n'avait pas encore donné de résultats. Et puis c'est lui après tout qui avait pris l'initiative d'abonder dans son sens, c'est lui qui devrait profiter de la bonne idée après tout !

Javotte s'approcha de Gautier « Je plaisantais mon cher Gautier, juste une plaisanterie ! » Et elle tourna les talons, exagérant les mouvements de va-et-vient de son postérieur, pour rejoindre son bureau, afin de mettre au propre le compte rendu de la réunion de ce mercredi.



Javotte s'occupa de tout, elle était la secrétaire après tout. Gautier ne fit que parapher les bons de commande confirmant la tournure des articles à publier.

La séance avait eu lieu, les papiers remplis le lendemain, le jeudi soir et signés le lundi après-midi. Javotte les envoya par courrier postal dès le mardi matin. Il ne restait plus qu'à attendre.

Après deux semaines, le maire n'en pouvait plus, lui qui ne se rendait jamais compte du temps qui passait, il lui semblait pour une fois qu'il s'était arrêté. Plusieurs fois, il entra brusquement dans le secrétariat, surprenant Javotte dans son travail de vernissage de ses ongles. Encore un peu il aurait pu tout faire rater.

Quand un matin au courrier, arrivèrent trois enveloppes inhabituelles. Elles étaient très ordinaires en effet, blanches avec un timbre normal, au dos les adresses des expéditeurs étaient notées de façons manuscrites plus ou moins bien lisibles.

Javotte ouvrit les trois plis confirmant ce qu'elle pensait. Il s'agissait de candidatures à la boulangerie du village. Elle sourit, reposa les courriers sur son bureau et se remit à l'ouvrage, la main gauche avait deux doigts dont les ongles n'avaient encore reçu aucune peinture. Elle savait que Gautier n'allait pas tarder à arriver de toute façon, alors elle jugea inutile de lui apporter les lettres si précieuses. En effet, ce n'est que huit à dix minutes plus tard que la porte s'ouvrit brusquement et que, comme d'habitude, le maire demanda en restant planté dans l'encadrement « Alors, du nouveau au courrier ce matin ? » Comme sa secrétaire ne répondait pas, il se mit à trépi-gner « Janine, il y a quelque chose au courrier ? »

Elle venait de terminer son travail, elle vissa le bouchon sur le petit flacon de « noir à ongles » et tendit les trois lettres

à son patron. « Trois CV, chef, c'est bien pour un début ! » Elle n'avait pas fini de parler que Gautier s'était précipité et tenait déjà dans ses mains les courriers salvateurs.

Il retourna dans son bureau pour lire posément les candidatures.

L'un des postulants projetait de venir avec son épouse et ses quatre gamins. Il avait quarante-deux ans et vingt ans d'expérience. Il voulait tenter l'aventure dans des contrées reculées, exigeait que l'école fût mise à sa disposition pour élever ses enfants dont l'âge allait de quatre à douze ans. Gautier posa de côté la candidature, elle ne correspondait pas à ce qu'il espérait, comment pourrait-il expliquer qu'il fallait rouvrir l'école pour les enfants de ce monsieur ?

La seconde lettre était celle d'un jeune de vingt ans originaire d'Alsace, un certain Lionel qui était fils de boulanger et avait fait la spécialisation de pâtissier. Ayant perdu, écrivait-il, ses parents dans des circonstances terribles que ce type de courrier ne lui permettait pas de relater, il cherchait à s'éloigner du lieu de son enfance. L'opportunité de prendre un nouvel essor dans sa vie se présentait

au bon moment pour lui, qui ne rechignait jamais à la tâche.

« Voilà un jeune qui me plaît bien » Gautier déplia comme il faut le papier pour le mettre bien en évidence sur son bureau, comme s'il craignait de le perdre. Pour parfaire son travail, il y déposa une boîte pleine de crayons dont le poids devait l'assurer que la lettre ne pourrait pas s'échapper, même en cas d'arrivée d'un violent coup de vent.

Le troisième pli avait été écrit par un homme de trente-huit ans, célibataire, boulanger de son métier et pratiquant depuis près de vingt ans dans son village, en Bretagne. Il voulait commencer une nouvelle vie à son propre compte, et le fait de prendre l'air de la montagne le changerait profitablement, assurait-il dans son courrier.

« Pas mal non plus, celui-là, j'hésite ! »

« Alors là si tu hésites c'est fichu, nous n'aurons pas de nouveau boulanger avant la saint-glinglin ! » Javotte attendait devant la porte ouverte depuis plus de cinq minutes sans que le maire s'en fût aperçu. Il sursauta. La secrétaire s'avança jusqu'au bureau de son patron, prit la lettre du breton, tira de sous la

boîte à crayons celle de l'alsacien et lut les deux courriers.

« L'alsacien est bien, il est inexpérimenté, mais je pense qu'il fera l'affaire. Le breton est trop vieux. Montre que tu mises sur l'avenir, frappe fort, engage un jeune, un très jeune, et on verra. Tu peux le prendre à l'essai pour six mois, ça te laisse une porte de sortie, et tu ne pourras pas dire, finalement, que tu n'auras pas fait tout ce que tu as pu, C.-Q.F.D.1 ! » Javotte rendit les lettres à Monsieur le Maire et repartit dans son secrétariat, elle avait besoin de remettre un peu de fond de teint blanc sur son visage.

Le lendemain, qui se trouvait être jour de réunion du conseil municipal, la nouvelle fut accueillie par des applaudissements. En fait, Gautier avait occulté l'annonce des deux autres lettres, il avait dit qu'une seule réponse lui était parvenue, mais qu'elle avait retenu toute son attention. Pressés par le temps et l'envie de manger le pain local, tous les élus donnèrent leur approbation, ou presque. En effet, dix suffrages sur onze étaient pour la venue de ce nouveau et jeune homme.

*« Monsieur,  
C'est avec plaisir que je vous informe  
que le conseil municipal du village de  
Zorion a retenu votre candidature pour  
le poste de boulanger-pâtissier. Comme  
vous l'avez lu dans notre annonce, nous  
vous confirmons que les charges seront  
réglées par la communauté pendant la  
première année, qu'un logement de  
fonction vous est d'ores et déjà réservé  
et que je ferai tout, en tant que maire,  
pour faciliter votre intégration au sein  
de notre village. Je vous confirme éga-  
lement que les premiers frais inhérents  
à l'achat des premières fournitures se-  
ront eux aussi réglés par l'Administra-  
tion, sous réserve de l'acceptation par le  
conseil municipal, si la somme engagée  
se révélait trop élevée.*

*Veillez noter cependant qu'une période  
probatoire de six mois sera appliquée, à  
l'issue de laquelle nous vous confirme-  
rons ou non notre accord concernant  
votre installation parmi nous. Si toute-  
fois au bout des six mois vous ne nous  
donnez pas entière satisfaction, nous  
vous demanderons de rembourser les  
avances et frais annexes que la com-*



*mune aura engagés lors de votre arrivée chez nous.*

*J'attends votre décision, soit par écrit en retour de courrier, soit par voie téléphonique au numéro susmentionné.*

*Veillez agréer... »*

Gautier relut, un sourire aux lèvres, la lettre qu'il avait écrite. « Janine vient taper le courrier, vite il doit partir ce soir ! »

La secrétaire ne répondit pas, il attendit encore quelques secondes et reprit « Javotte tu viens oui ! » En effet, elle ne réagit qu'au nom qu'elle s'était choisi, attrapa la bafouille écrite par le maire et rejoignit son secrétariat pour le taper sur son ordinateur. Ce qu'elle ne fit pas immédiatement, après l'avoir lu, elle était scandalisée, elle entra chez son supérieur qui était en train de siroter un verre d'alcool fort. « Ça ne va pas non ? Tu veux que le jeune rembourse s'il ne te convient pas ? Tu tiens à lui faire peur ? » Elle jeta la feuille sur le bureau de Gautier. Le papier finit sa course sur le ventre du maire qui l'attrapa juste avant qu'il tombe. « Mais Javotte, je me couvre évidemment, si le gamin met les

caisses à sec et s'en va après six mois, je peux dire adieu à ma réélection ! » Javotte était en colère « Mais tu ne penses qu'à ça, ta réélection, il fallait y penser plus tôt ! Je refuse de taper ton courrier tant que tu n'auras pas enlevé ce qui est scandaleux. »

Gautier reprit sa lettre, la relut et tendit la main munie du papier à Javotte « Je ne changerai rien, si ça ne lui convient pas c'est qu'il n'est pas motivé. Tu es ma secrétaire, n'oublie pas, tu es là pour exécuter mes ordres un point c'est tout ! » C'était la première fois que Gautier faisait preuve de fermeté. Javotte en fut surprise au point qu'elle prit la lettre et partit la taper sans rien omettre.

Il ne restait plus qu'à attendre la réponse du jeune Lionel, pour savoir si sa candidature était maintenue.

---

1 Ce Qu'il Fallait Démontrer